

LILYADELAPSYCHANALYSE

Ou :

LE LOUP ET LA SIRENE

1 Loup y es-tu ?

« *Je n'aurais jamais du vivre ça* ». C'est l'une des toutes premières paroles que jette sur le « tapis psy » ce jeune homme, prénommé Pierre, venu consulter car il est de plus en plus empêché de poursuivre ses études par des angoisses récurrentes. Il parle d'abondance en ce premier entretien. *Ca* qu'il n'aurait jamais du vivre, c'est le cancer du sein de sa mère, survenu il y a 5 ou 6 ans, quand il était en 3°. Elle est toujours vivante, mais un médecin a dit alors « C'était à 8 jours près qu'il se généralise ». Précisons aussi que le père de Pierre est médecin et que le meilleur ami de ce père est psychiatre. Par ailleurs, questionné par le thérapeute au sujet d'autres expériences de mort, il raconte qu'un voisin de ses parents chez qui il vit, est mort il y a plusieurs années, et qu'il va régulièrement sur sa tombe, et, avoue-t-il, *y trouve chaque fois « un certain plaisir »*. Et puis, récemment, un ami à lui est mort, en effectuant un saut en parachute ; avec ce fait étrange, que lui a rapporté l'ami-e de cet ami : il lui a envoyé (à elle), de l'avion même avant de sauter, un texto (qui s'est effacé automatiquement au bout d'une minute, ça existe paraît-il, ça a même un nom) où il a écrit ces trois mots « je vais mourir », laissant l'amie (et donc Pierre lui-même) non seulement dans l'indétermination de savoir si c'était un pressentiment malheureux ou une décision, mais bien plus encore dans le doute d'avoir bel et bien reçu le message.

Celui que j'appelle ici « le thérapeute », qui exerce comme psychologue en institution et vient me voir pour ce qu'on appelle faute de mieux un « contrôle », fait part de l'extrême embarras où l'a mis cette rencontre. D'autant plus qu'il se trouve avoir reçu justement cette jeune femme en question, l'amie du parachutiste. Ça fait beaucoup, il en éprouve un véritable malaise, qui confine à la confusion de pensée : « oh là là! », répète-il, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce qui se trame ? C'est bizarre, *il y a un loup quelque part*, dit-il textuellement. Cet embarras, il ne le connaît pas qu'après coup, puisque dans la séance même, il a pris deux initiatives qui me semblent ressortir de l'acting out, en ce qu'elles les sortent tous deux de la

scène de parole attendue: d'abord il se sent brusquement une envie de boire un café et s'entend en proposer un à son patient, qui est surpris mais l'accepte ; et surtout, il lui dit finalement qu'il vaudrait mieux qu'il aille d'abord voir un psychiatre, ce que l'autre refuse énergiquement. Un autre rendez vous est formellement pris, mais il est certain pour lui qu'il ne viendra pas ; il n'y aura donc eu que cette séance. Rencontre manquée. Le travail ne s'engagera pas, le « premier entretien » n'aura donc même pas été le « premier », étant comme n'ayant jamais eu lieu, comme si le thérapeute avait repris à son propre compte ce « *je n'aurais jamais du vivre ça* ».

Qu'est-ce qui s'est passé, ou plutôt *ne s'est pas passé*, qui a ainsi opposé un *non-lieu* à la demande d'un *espace de parole*, de sorte que ne s'est pas engagé un travail entre eux pour ouvrir éventuellement ce *lieu-dit* qu'on appelle une « psychanalyse » ? Le dit thérapeute (puisqu'il ne se déclare pas « analyste » bien qu'il soit en analyse et s'y réfère dans son travail), appelons le T. (même s'il préfère le café), T donc met un terme d'emblée à ce qui n'aura pas commencé, ne peut se faire hôte de son hôte, trop affecté par son dire. Il ne s'agit pas de lui reprocher, du haut d'un supposé savoir y faire plus aguerri : « *ça ne marche pas à tous les coups* », comme le note Daniel Weiss, il nous arrive à tous de constater de telles non-rencontres qui ne font pas *liminaire*, c'est-à-dire *seuil*, comme le dit encore Daniel, laissant chacun bien se carrer dans son pré (liminaire), son « pré-carré », son « propre » espace privé, privé de porte. Mais on peut en prendre acte et tenter dans l'après coup d'en mesurer l'impasse, de repérer ce qui a muré *l'espace* empêchant qu'il y ait *lieu* pour dire. C'est la vertu de cet exemple un peu caricatural de nous y introduire, de mettre en évidence particulièrement que la résistance à l'analyse est, comme le soulignait Lacan, essentiellement le fait de l'analyste.

Il y a évidemment ce hasard d'un court-circuit entre deux patients amis du même mort qui de surcroît fait énigme, ce qui a de quoi troubler T. Mais ce n'est pas ce fait d'une intersection entre deux hôtes qui le questionne : il ne reçoit plus la jeune femme qu'il a d'ailleurs peu vue, et surtout, ce qu'il met en avant, ce n'est pas un questionnement qui serait en effet légitime, mais la certitude d'une fin de non-recevoir agie dans les acting-outs. Le malaise qu'il a éprouvé et continue d'éprouver l'a en quelque sorte « ravi », au sens d'abord de le *captiver*, de le faire captif de ce qu'il ne sait pas de lui-même, de ce qui l'étreint à son insu (et au nôtre aussi bien), et l'emporte hors de ce « lui-

même » qui voudrait assurer la « direction de la cure », en tenir les rênes tel le cocher de Platon supposé maîtriser les deux chevaux de l'attelage patient/thérapeute : « *oh là là, ça me cache quelque chose, il y a un loup...* ».

Entendons bien, ce point est pour moi décisif: un discours dominant dans le milieu psy institutionnel (voire universitaire de plus en plus et par là souvent intériorisé par les praticiens qui s'y forment ou déforment) pourra l'interpréter comme un « manque de professionnalisme », un manquement au respect des dispositifs et des normes de la bonne « guidance », un dérapage hors du « cadre », un coupable relâchement qui porte atteinte à la neutralité requise. Et bien non : je pense que notre praxis ne s'assimile pas à une « profession », même si bien sûr, elle peut assurer socialement un « emploi » ; on peut dire à la rigueur qu'elle est un « métier », si l'on entend par là « *cent fois sur le métier remettre son ouvrage* », ouvrage où « l'homme de l'art » engage plus **et** moins qu'un savoir faire acquis, engage ce qui de sa « personne » (au sens de « personne est là » où Ulysse le prononce), résonne à son insu et fait ressort à son implication, et partant à son inventivité.

Autrement dit, le problème n'est pas que T ait été en son intime *affecté* des propos qu'on lui a tenus ; c'est la moindre des choses que la rencontre l'ait touché, l'indifférence serait la pire des entrées, ce serait l'entrée dans ce que j'appellerai une « salle d'écoute ». J'entends par là une place instituée bardée d'*écouteurs* à la limite anonymes voire machiniques où l'on peut parler, parler, parler... et puis rien, le vide sans écho sinon des phrases calibrées par avance. Comme l'écrit le poète, pas n'importe lequel, Paul Celan, dans *Entretien dans la montagne* : « *La pierre, à qui s'adresse-t-elle ?... Elle ne converse pas, elle parle, et qui parle, cousin, ne converse avec personne, il parle il parle car personne ne l'entend, personne et Personne, et alors il parle, lui et sa bouche, pas sa langue, lui-même et lui seul : tu m'entends ?* ». Non, il n'y a pas de « professionnel de l'écoute », méfions-nous de cette horrible expression et de ce discours psy (très informé politiquement) qui promeut l'écoute, l'écoute, l'écoute et multiplie les salles stérilisées où des « professionnels » écoutent, jusque dans ces si symptomatiquement nommées « *cellules de crise* » où l'on incarcère le parlant. Comme l'écrit Christian Lelong dans son texte préparatoire à ces journées, « *On a beaucoup parlé d'écoute au point que ce terme galvaudé ne signifie plus rien* ». Car on ne parle, on ne *converse*, ainsi que le renomme Celan comme pour indiquer ce *qu'on verse*, chacun, dans le pot, pour qu'il ne soit pas

sourd, on ne parle donc qu'à « se faire entendre », ou plutôt on n'aura parlé que d'avoir été entendu ; ce qui implique autre chose que de prêter l'oreille, ce qui suppose qu'un désir *s'en tende* (en deux mots), un désir d'entendre (en un seul mot) l'autre au-delà de ce qu'il demande. Autrement dit, il s'agit qu'on y aille de sa mise, non en s'assurant du « savoir de mise », y compris psychanalytique sur ce qu'il en serait a priori de l'inconscient, mais en misant sur « *la parole à venir* », pour citer encore D.Weiss. Une mise qui n'est donc pas une entrée sacrificielle, « *un don de sa personne* » à une Cause, fût-elle freudienne, mais un *pari* qui engage un désir d'en inventer les voies. Qui prête voix à ce qui n'a pas encore été dit.

Alors, dira-t-on en un autre discours, plus intrinsèque à la théorie analytique, il s'agit de prendre en compte le « contre-transfert » qui aura perturbé T dans son accueil et l'aura empêché de « *porter la parole* » de l'autre (selon la formule de Lacan dans *Variantes de la cure-type*). Ce serait donc un simple reste d'inanalysé de sa propre cure, et il conviendrait alors de le mettre à jour pour en débarrasser la fameuse écoute, la rendre plus « pure », en nettoyer l'écoutille. A cette façon de dire, et à mon avis à juste titre, Lacan a objecté qu'il n'y a **qu'un** transfert, l'analyste y ayant sa part, quoique dans un partage dissymétrique de celle de l'analysant, et elle n'est pas que scorie négative de ses aveuglements personnels. Ceux-ci insistent certes au-delà d'une terminaison de cure même aboutie (laquelle ne met pas pour autant fin à l'analyse infiniment continuée du sujet qui se prête à se faire prendre pour analyste par un autre); mais ce qui est décisif dans la *part* qu'il prend dans le transfert, et ceci dès le départ, pour qu'il y ait départ, c'est sa *participation* incontournable à l'expérience qui s'amorce et qui est la condition *sine qua non* de sa possibilité même, ou, je cite encore Daniel : « *Une façon de s'engager dans l'expérience et de la soutenir en incarnant ce qu'on appelle le désir de l'analyste* », à entendre : non pas désir d'être analyste mais désir d'opérer en analyste. Soit : une façon de « s'offrir » à l'autre, « *l'étranger rencontré fortuitement* », comme l'écrit Christian Lelong, qui rompt certes avec toute forme de complicité et assume la *distance* qu'un hôte doit à son hôte, mais est surtout faite de « prévenances », si on entend par ce mot ce mot, au-delà de la moindre des politesses, une participation qui vaut comme *anticipation* de ce qui est encore à venir, de ce qui peut arriver, propre à entre-ouvrir « *l'espace du transfert à l'inconscient* » (dixit D.Weiss).

Une telle participation à l'à/venir de l'expérience possible suppose que l'analyste décale l'enjeu des demandes initialement adressées, lesquelles ne sont jamais comme telles des demandes d'analyse comme le note encore Daniel (même et surtout d'ailleurs quand, ça arrive, c'est explicitement le cas!). Or cette participation au transfert en instance ne va pas pour l'analyste sans un *se laisser faire* prendre à la présence de l'autre, un *laisser se faire* saisir par son dire (ses propos et autres signifiants y compris corporels qu'il présente), dans leur étrangeté même, dans la résistance qu'ils offrent à ce qu'on peut en saisir. Ce qui est en effet le plus à redouter, ce qui empêche de dessiner un seuil, ce n'est pas de se faire *affecter* par ce qui vient de l'inconnu, de se laisser *appréhender par l'autre* ; ce qui est à redouter au contraire c'est quand rien ne vient lézarder le mur lisse de notre compréhension, ou simple empathie. Ce qui répond peut-être à Pierre Lelong, qui soulève fort justement, à partir du beau texte de Grossman, la question de « *la nécessité de partager la même expérience* », qu'il pose comme une des deux conditions pour que « *le monde intérieur cesse d'être muet* », et qui en conclut que sauf à au moins *comprendre* l'expérience (de vie) de l'autre (à défaut de la connaître comme lui), l'expérience (analytique) ne peut avoir lieu. Je dirai plutôt que c'est de s'imaginer la comprendre d'emblée qui fait obstacle, que c'est au contraire de ne pas trop la comprendre, de ne pas la prendre dans les rets d'un sens qu'on lui donnerait prématurément, qui donne chance à une suite. Plutôt que *compréhension*, je dirai donc *appréhension*, terme qui conjoint ce qu'on pense « saisir par l'esprit » (et cela nous vient forcément) à ce qu'on « craint d'envisager » (il y a du désir dans la crainte : « je crains qu'il ne vienne », en l'occurrence ici qu'il ne revienne !). Et cela ne va pas sans l'épreuve d'une certaine confusion ou gêne, marques affectives d'un désir latent mobilisé ou d'une jouissance endormie convoquée (je parle toujours de ce qui a lieu côté analyste).

Il est question donc d'une expérience à *partager* d'emblée, à condition d'entendre ce beau mot de « partage » dans son équivoque : *l'avoir en partage*, comme en commun, étant non séparés en un sens puisque rencontre il y a, et en avoir néanmoins *chacun sa part*, parts non confondables ni symétriques, puisqu'il ne s'agit pas d'un partage de ce qu'on sait ou croit savoir, mais de ce que l'analysant en souffrance *ne sait pas savoir* et de ce que l'analyste en instance *sait ne pas savoir*. Et ce dernier le sait d'autant mieux, ce qu'il ne sait

pas (ne saurait dire), qu'il en éprouve l'insu par l'inconfort d'une appréhension qui peut aller jusqu'au malaise d'un insupportable, qu'il en connait le trouble, qu'il en est dérangé.

Toute la question est de n'en pas rester *sidéré* et de n'en pas faire forcément objection au travail. Quand c'est possible. Et ce n'est sans doute pas toujours possible. Mais même là, il n'y a pas à en décider de son côté, selon un jugement diagnostique (du genre : ça sent la psychose, ou la perversion, donc pas pour moi). Si ça ne passe pas, ça se sait d'un commun désaccord : on en restera là. Revenons à T, à ce qu'a fait T (excusez moi, je n'ai pas su résister !), il aura *rejeté* ce trop de réel qui rendait la situation impossible. Je précise qu'il n'y a pas à juger s'il a bien ou mal fait, il est seul à pouvoir ressentir ce qui lui est insupportable. Mais on a pu en séance en tenter une élucidation après coup: à l'instar de Lol V Stein (l'héroïne du *Ravissement* de M.Duras), T aura été pétrifié par le jet de Pierre dans la mère pas si morte, et, dans un certain *ravissement*, les aura regardés partir enlacés vers un ailleurs qu'il imagine psychiatrique, là où la folie est supposée contenue, et qui plus spécifiquement ici le renvoie du côté du père médecin et son ami psychiatre. On a ensuite pu, dans cet après coup de la séance de contrôle, repérer ce qui dans le discours de Pierre touchait à une jouissance en partage inégal des deux interlocuteurs d'alors : singulièrement ce plaisir étrange pris sur la tombe du voisin, qui tout d'un coup faisait résonner la phrase initiale de Pierre, « *je n'aurais jamais du vivre ça* », au-delà de l'énoncé d'une souffrance bien compréhensible, mais dans l'ambivalence d'un trouble *plaisir-au-delà-du-plaisir* pris à se satisfaire (clandestinement à soi-même) d'une mort annoncée. Ce qui ouvre une entente élargie de cette énonciation (qui vaut alors exergue d'un texte qui aurait pu venir). L'entendre donc dans une équivoque, à d'abord soutenir comme telle : entre « *je voudrais n'avoir jamais vécu une telle épreuve d'avoir failli perdre ma mère* », et « *je voudrais n'avoir jamais connu ça, ça, cette satanée jouissance qu'il ne faudrait pas, cette satisfaction inavouable de ce que Freud appellerait simplement un vœu de mort inconscient* », équivoque qui creuse une faille entre un sujet en souffrance et une douleur hors sujet.

Entendons bien, je ne dis pas que nous avons là une interprétation assurée ni même simplement probable de l'inconscient de Pierre, laquelle n'est bien sûr ni à lui renvoyer ni même à garder en réserve comme une bonne prise dont abattre la carte le moment venu. C'est aussi bien peut-être une méprise,

et elle ne vaut pas comme une divination de ce que nul ne sait encore, sinon le mage qui n'existe pas. Ce n'est qu'une ouverture vers un possible, ménagée par le repérage de cet *espacement* entre deux signifiants du sujet : d'une part le signifiant « *je n'aurais jamais du vivre ça* » et d'autre part le signifiant « *un certain plaisir sur la tombe du voisin* », signifiants qui plus est, n'ont pas seulement la matérialité langagière qui inscrit leur différence dans un dire qui s'entende, mais la *charge* en quelque sorte « substantielle » de certaines jouissances qui ne sauraient se dire, quelque chose du corporel au vif de ce qui touche à la mort et/ou au sexuel résonnant dans l'interstice de ce trouble « plaisir » et de ce rejet d'un « vivre » inacceptable.

Ce qui est en revanche attestable dans l'après coup, c'est que T. en a reçu en partage une expérience de jouissance, pas le même jouir (ou *plus de jouir*) sans doute que Pierre, chacun son histoire, ses aléas et ses ambivalences, mais qui auront communiqué entre eux dans l'impossible à se dire, sinon à s'inscrire dans la chair, ce dont témoigne l'affect. Autrement dit, ils n'ont certes pas connu dans leur vie le même « *camp* » (comme les « voisins de wagon » du récit de Grossman), mais à la faveur de leur entre-dits, ou inter-dits, ils ont pu se retrouver dans le même *champ*, ce « *champ flottant* » dont parle Michèle Montrelay, où quelque chose se transmet dans l'indétermination des positions de chacun. Instant de vacillement qui met à mal l'identité qu'on se reconnaît, a fortiori le statut ou la fonction du Thérapeute ramené à ce moment à un *un quelconque* en voisinage *d'un autre, avec cet autre*, à savoir non-séparables quoique *chaque un* seul dans sa confrontation à son point de jouissance. D'où l'angoisse de T, qui fait signe en ce péril, tire le signal d'alarme pour l'arrêt : soit un jugement qui clôt l'affaire, « oh là-là !... Qu'il parle *avec sa bouche*, soit, mais pas *avec sa langue* ! » (pour le dire avec Celan)... oh là-là ! la *lalangue*, cette folle, ne passera pas ! Oh là là ! Loup y es-tu ? Et bien y restera, pas de loup entre nous ! Et T, en fin de séance, de retrouver, comme par hasard, que notre Pierre en son jardin d'enfant s'appelle... PAS DE LOUP . **Pierre Pasdeloup**. Ça ne s'invente pas. Mais ça s'écrit sous la parole, à défaut de s'entendre, et ça touche au corps, en informe les réactions. Corps de qui ? De Pierre et/ou de T ? Alors, envie de café pour s'en remettre ? Avec ou sans sucre ?

Appréhender le cri du loup, tout est là quand il est question d' « *entrer en analyse* », de faire seuil à la bergerie au risque que ça loupe, ou du moins que ça chaloupe. Ce titre des journées, « *entrer en analyse* », a semble-t-il fait

beaucoup question, essentiellement pour ses connotations religieuses évidentes. D.Weiss en particulier a clairement explicité ses réticences, auxquelles je souscris pleinement. Il ajoute que tant qu'à faire, mieux vaudrait dire « *s'adonner à l'analyse* », qui a au moins un parfum de transgression, voire « *rentrer dedans* », qui engage la toujours nécessaire guérilla contre le consensus psycho-clérical. Lise Demailly, dans le magnifique récit de son parcours, a fait cette trouvaille de dire « *tomber en analyse* », qui non seulement résonne avec « *tomber en amour* », mais fait signe vers ce qu'il en est de naître, qui se dit en maintes langues m'a-t-on dit, « tomber » ; de surcroît pas sans évoquer quelque chose de la tombe, de ce que doit le naître à la « première mort » : où l'on retrouverait ce « certain plaisir sur la tombe » inversable en une certaine douleur à tomber : la « *douleur d'exister* », comme disait notre ancien président du Cercle freudien, Olivier Grignon, douleur d'exister que nous avons en partage, pour chacun cryptée en son idiolecte secret, et qui est une condition, cause matérielle ou matricielle, d'où naître ou renaître enfin comme parlant qui s'entende, ou s'en tende (comme désirant).

A ces heureuses reformulations lilloises, j'ajouterai mon grain de sel susceptible d'enrayer aussi la machine religieuse : s'adonner à ou tomber en analyse, faire que quelque chose se passe qui fasse (re)commencement quand le *verrou* est bloqué ne menant plus *vers nulle part* sinon à piétiner dans son petit maître carré, ne consiste pas en effet à *entrer* dans un lieu-saint où l'on psalmodie et qui pourra d'ailleurs s'avérer au détour d'une violence symbolique *l'antre* du loup qu'on n'avait pas vu venir, comme Christian Lelong, s'appuyant sur Cioran et sur son expérience clinique, en évoque la possibilité. La psychanalyse comme temple de dévotions ou comme salle de torture, ou les deux, ça existe... Est-ce pour autant qu'il faudrait simplement redoubler de prudence, et multiplier les contre-indications quand l'expérience de vie nous manque pour s'assurer que le loup ne rôde pas chez l'autre? Je ne le pense pas exactement. Car il y a toujours un loup qui rôde, plus ou moins dissimulé. Alors, plutôt le pressentir que le fuir, ce qui ne ferait que s'exposer à se retrouver soudain surpris dans son *antre*. Plutôt en repérer la trace que se retrouver piégé en son repaire. « Entrer en analyse », cela pourrait quand même se dire, mais à condition de faire de ce verbe, « entrer », non pas *ce qui introduit* « dans » (une salle glaciale couvant une antre ténébreuse) mais ce qui *produit de l'entre*, de l'entre deux, ni un ni deux mais ce qui se passe entre, fait

espacement entre eux, fait d'eux partage de ce qu'il n'ont pas en propriété, ouvrant chacun d'eux à ce dont il ne sait pas capable, là où il était en revanche le plus souvent inconsciemment coupable.

Pour filer encore un peu cette métaphore du loup que la fameuse histoire pour enfants a accroché pour tous au nom de Pierre - qui est d'ailleurs aussi bien le mien ! - une belle illustration en est donnée dans ce film récent de Alain Guiraudie, *Rester vertical*. Film dérangent, au sens où il peut mettre mal à l'aise et motiver qu'on en refuse la crudité, mais au sens aussi où il dé-range, déplace, décadre nos fenêtres usuelles sur le monde. Je ne le raconterai évidemment pas, j'en retiens qu'il déconstruit tous les rapports qu'on pouvait croire assurés par des oppositions signifiantes solides, tant générationnelles que sexuelles, instaurant un monde flottant dans l'imprévisible des rencontres, selon une narration qui tient plus de l'association libre que d'un discours soutenu, mettant à nu en dernière instance une mer de jouissance erratique. Dans un tel monde aléatoire et souvent au bord de l'immonde, le désir erre sur des chemins qui ne mènent nulle part précisément, sinon à ramener répétitivement aux mêmes lieux ou à convoquer au bord de la mort. Pourtant, il y a lieu de rester vertical, pas seulement comme une espérance morale ou comme une injonction surmoïque, mais comme un acte : ça aura lieu en effet, événement, au terme du film.

Où est le loup dans tout ça ? Partout et nulle part visible tout au long du film qui se situe dans une bergerie à la montagne, sinon qu'on retrouve parfois des moutons égorgés et qu'on ne cesse de le guetter fusil à la main, en vain... Scène finale : le héros décide de partir dans la nuit, sans fusil, un agneau dans ses bras, bientôt rejoint par son beau-père un peu sidéré et sans son fusil, et il attend. Longtemps. Un loup, deux, trois, une meute finit par arriver. Face à face silencieux, les hommes debout, les loups menaçants « aux yeux de braise » (comme on dit dans les contes) et qui peu à peu se détendent, se dispersent, s'en vont. Rester vertical face au loup, à deux, et pas sans l'agneau en objet *petit a*. Pas de fuite, ni combat désespéré comme celui de la petite chèvre, pas non plus à le dresser en chien d'hommetiqué. C'est l'homme qui se dresse, yeux ouverts dans la nuit qui finit, à l'heure bleue de l'aube naissante. Plutôt que de souffrir sa menace imminente, aborder son irruption patente, s'en tenir au voisinage et, à la bonne distance, en prendre acte. Je vous laisse concevoir

ce qui fait écho de ce drôle de conte, sinon ce conte-drôle, à ce que j'ai rapporté plus haut de cette séance dite de contrôle ...

Un dernier looping pour en finir à mon tour avec le loup. Ne point trop vouloir comprendre, ne point se hâter de ramener ce qu'on entend au giron de son entendement, ai-je souligné, mais plutôt se laisser *prendre avec* l'autre dans l'entre deux de ce qui se transmet : c'est la seule chance, *tuchè*, pour que la rencontre ait eu lieu, manquée forcément manquée (comme illusion de faire un), mais dont le ratage peut se réussir, à ouvrir un lieu pour dire qui ne soit pas simplement un moulin à parole. Concrètement, on sait bien quand un entretien liminaire engage véritablement dans un début de travail analytique, aura fait acte : quand dans ce qu'aura dit le patient, l'analyste aura pu repérer la patte d'un « loup », une incongruité ou une opacité incompréhensible, et qu'il aura pu lui renvoyer en écho non un message fût-il inversé qui lui retournerait d'emblée sa vérité en savoir, mais la bizarrerie qui nous aura touché et nous interroge avec lui; restant au patient à en prendre acte, à consentir d'entre voir dans le mur de son discours la faille de l'inconscient. Un tel entretien qui vire à un « tenir entre », à tenir un *entre d'eux* qui donne lieu à dire, ça peut prendre du temps, et parfois n'arrive jamais, comme le note D Weiss.

Mais quoi qu'il en soit, côté analyste, la condition est qu'il puisse, au moins à l'occasion et ponctuellement, assumer tel Tirésias une certaine cécité auditive, qui lui permette d'ouïr ce qui échappe au discours réglé, et qui toujours résonne de quelque jouissance « *qu'on n'aurait pas du vivre* », comme en témoigne Tirésias qui la nomme « féminine », hors pouvoir des mots. Ce qui revient à dire que l'analyste doit *savoir oser, le loup, se le mettre sur les yeux*, s'il s'agit comme l'écrit Lise Demailly à la fin de son texte de mettre du « *jeu dans la cité* » des parlants, d'initier un certain bal, bal masqué au jeu de l'amour de transfert, dont l'enjeu est de le tomber, ce loup, pour s'en retrouver autre enfin, en lien de séparation d'un autre en soi à un autre que soi. Ou comme dirait Paul Celan, de *converser* la parole qui ne fait que parler, la converser au dire qui compte, d'où se compter. Ce qui suppose d'avoir travaillé à n'avoir plus si « peur du loup », si peur d'avoir entre « vu le loup ». Et de s'en entre-tenir.

2- Le champ (flottant) de la sirène.

Soit maintenant une autre séance de contrôle toujours à propos d'un entretien liminaire. Ce sera plus court.

C'est une praticienne, qui se dit psychologue clinicienne (elle ne se pose pas comme « analyste », elle n'en prend pas la pose). Elle a un « problème », qu'elle vit maintenant subjectivement comme un embarras voire un manquement à l'éthique supposée de sa profession. Elle a reçu un jeune homme de 19 ans, qui n'était pas partant a priori pour venir : c'est son père qui a tenu à l'amener pour divers symptômes qui lui pèsent, surtout à lui le père. Or, elle connaît un peu ce père, elle l'a rencontré par hasard un soir lors d'une fête chez un ami commun, elle a peu eu l'occasion de lui parler, mais suffisamment pour qu'ils se laissent aller dans l'ambiance générale à se tutoyer. Elle a hésité à prendre en charge ce patient à cause de cette relative proximité mais a finalement accepté. Elle l'a assumé et ce n'est pas ce qui la préoccupe maintenant. Ce qui la *trouble*, c'est que quand le père l'a approchée dans la salle d'attente, la tutoyant, elle lui a dit « vous », et aussitôt a fait entrer le jeune homme en se mettant à le tutoyer, lui donc, au lieu du père. Il lui semble alors qu'elle a failli à ce qu'elle a déterminé comme sa règle de ne pas tutoyer quelqu'un de cet âge, et que sa connaissance du père l'aurait donc fait transgresser. Or, elle me raconte ensuite qu'il s'est installé tout de suite dans un transfert que sa prévention initiale ne laissait pas prévoir, et qu'il a entamé un travail en son nom, manifestant fortement sa demande de venir lors des séances qui ont suivi. Mon intervention consiste alors à l'engager à *prendre acte* de ce qui s'est passé, car en l'occurrence, il me semble que cette translation involontaire, voire vécue comme intempestive, du « tutoiement » adressé au père qui était venu porteur de la demande, vers le fils qui n'en voulait pas vraiment, et qu'elle vit comme acte manqué de sa part, voire réproue comme manquement, a bel et bien pu avoir pour effet de « convertir » le jeune homme au travail dans le transfert, de « converser » sa parole au compte d'un entretien liminaire, et donc *engagé* une cure, le père étant remis à sa place d'attente. Il y a eu à mon sens ce que j'appellerai un *acte analytique*, aussi « ordinaire » ou « discret » paraisse-t-il, et bien que personne ici n'ait à se dire « être » analyste.

Quelque chose s'est passé, qui a fait événement entre eux, un de ces micro-événements, nullement spectaculaires mais qui marquent une « avancée » comme on dit, ici un déclic initial. Il ne consiste évidemment pas dans le fait d'être « à tu et à toi », et on sait combien souvent le tutoi(e)ment. Ce qui me semble décisif pour rendre compte de cet effet de retournement (de la situation initiale), c'est plutôt le *déplacement*, que j'ai appelé « translation », de ce « tu » adressé à l'analyste qui l'assignait à « répondre je » dans une complicité supposée excluant le jeune (alors ce *je n'est* qu'un *il*, symptôme dont le père transférerait la « charge », comme un paquet, à la copine), translation par ce « tu » tel qu'elle le prononce pour le renvoyer vers *qui* revient dès lors en retour la disposition à parler-je. Au lieu du paquet déposé en instance, une lettre *institutive* du transfert, qui parvient à destination. Dans ce tour de passe, sinon de passe-passe, l'analyste aura *porté la parole* du père au fils, se faisant passeur de la demande en s'effaçant comme personne dans ce mouvement transférentiel. Nulle interprétation n'est ici en jeu, l'opération ne se joue pas dans la signifiante mais dans le registre strictement syntaxique, en l'occurrence une affaire de *conjugaison*: qui parle ici ?

Notons que ce qui a ainsi eu lieu, a fait événement, est survenu à la surprise de l'analyste, voire à son corps défendant qui proteste même de sa « gaffe » : ça lui a échappé. Sortie du « cadre » ! Et heureusement ! Il ne s'agissait pas *d'encadrer* un tableau, nosographique ou autre, propre à faire diagnostic et pronostic au sujet du cas présenté, mais de faire offre au dit cas (qu'il soit présenté comme ici par le père, ou le plus souvent par lui-même comme gestionnaire de son auto-entreprise), de lui offrir donc de se faire sujet au dire qui lui viendra. Bref, de commencer d'emblée l'analyse. Mais dira-t-on, *comment c'est* l'analyse, qu'est-ce que l'analyse ? Et bien, c'est la *commencer*, toujours recommencer, séance après séance, à porter sa parole dans l'inconnu de ce qui va se dire. On aura reconnu tout simplement la fameuse règle fondamentale du jeu analytique dite « association libre ». Et, côté analysant ce n'est pas donné, de s'affranchir de la simple description de son cas, de miser ainsi sur le fait de dire ce qui vient sans savoir ce qu'on va dire, de se laisser parler même et surtout quand on n'a plus « rien à dire », encore plus difficile peut-être de nos jours où le discours dominant enjoint à l'individu la gestion de soi sous couvert d'autonomie entrepreneuriale et rabat les formations de

l'inconscient sur un défaut de performance de la machine, à réparer si récupérable.

Comment faire alors passer la règle, la rendre effective ? Sa simple énonciation suffit rarement, pour qui n'est pas déjà immergé dans le discours analytique. Et même là, l'intellect a ses ruses qui sait faire semblant de dire n'importe quoi sans que ça porte à conséquence ! D'où la nécessité, côté analyste, de s'y mettre *en corps*, y compris « défendant » comme dans notre exemple, de se laisser surprendre « hors cadre » a priori, par la situation. Ce qui revient à prendre pleinement en compte le « pendant » chez l'analyste de l'association libre, la fameuse « écoute flottante », comme le rappellent un certain nombre d'analystes telles Michèle Montrelay ou Sabine Prokhoris, des femmes comme par hasard. Il ne s'agit pas par là de pratiquer l'inattention, mais de redoubler au contraire l'attention, la multiplier voire la diffracter, pour donner chance d'appréhender à l'ombre du *mélo-dire* que le patient met consciencieusement au clair, le bruissement de langue assourdie, voire le bruitage discordant, tel qu'il trouve écho en nous à notre insu, mais dont faire acte à en renvoyer au sujet l'aperçu. *Quitte* à craindre de « gaffer », mais en se donnant chance de *doubler* la mise. Bref, « oser des voltes » (sinon des révoltes contre la « bien-séance », la séance bien menée), comme dirait une autre psychanalyste femme, Claude Maillard ; mais bien sûr pas sans tact, pour faire contact d'un toucher « juste », au moment juste. Cela revient encore à dire que l'analyste (peu importe qu'il se dise tel ou ne s'avoue *que* « psychothérapeute », Pierre Lelong, ou « psychologue clinicien », Jonathan Grimaud!) l'analyste donc a moins à se soucier d'être « à la bonne place », à trouver sa « position », voire sa « posture », qu'à se déplacer imperceptiblement, à ne cesser de faire mouvement en son lieu, pour faire précisément de ce lieu moins une place forte où l'on siège et qu'on assiège pour qu'il rende son verdict, que ce que Platon dans le *Timée* appelle *chora*, indéfinissable en toute rigueur, d'être à l'instar du *choeur* dans la tragédie antique cette onde mouvante de paroles en écho qui donne ombre et relief aux paroles crues, trop simplement crues, du héros qui s'expose sur la scène.

On aura compris, au point où nous en sommes arrivés, que nous ne parlons plus seulement ici du ou des premiers entretiens, des rencontres initiales, mais de tous les temps d'analyse décisifs, où *il se passe* quelque chose, ces moments

« de grâce » où l'entretien cesse de piétiner en longueur, ou en langueur (cette « langueur monotone... » !) dans ce qui reste alors un régime d'« échange » de paroles et silences, moments-clés où se crée en rupture de continuité ce que Michèle Montrelay appelle un « champ flottant » qui seul donne lieu (*site*) à ce qui aura lieu (événement) : à savoir une conversion du sujet au-delà de sa compréhension de lui-même, de la saisie discursive de ses déterminants, dont il ne pouvait souvent que dire : « et alors, qu'est-ce que j'en fais ? ». Ce qu'on vit quotidiennement en effet dans les cures qui durent tout au long de leur temps pour tenter de comprendre, c'est plutôt « qu'il ne se passe rien ou pas grand-chose », eau stagnante, « rien ne change » déplorent parfois les patients, ça tourne autour du même pot, toujours aussi sourd. Jusqu'à ce que parfois *ça* arrive, *comme par hasard*, impromptu, parfois à peine repéré, mais qui aura fait *événement*, lequel, comme tel, n'a aucune consistance de savoir nouveau, mais aura *fait acte*.

On peut dire dès lors qu'**il y a de l'analyse**, à Lille comme ailleurs. On peut dire *y a de l'analyse* quand d'une séance à l'autre, le sujet se retrouvera ailleurs, dans une toute autre disposition à ce qu'il peut savoir de lui, « passé à autre chose », ce qui peut être une définition d'une « santé recouvrée ». Qu'il y ait de l'analyse, cela ne s'estime pas essentiellement au *savoir* qu'on en acquiert, ni au statut d'un *être* nouveau que l'on deviendrait enfin. Il ne s'agit pas d'en arriver à être « analysé » mais d'être porté à se faire ou refaire analysant, à faire à chaque fois le nouveau pas d'un autre commencement où *se ressourcer*. C'est bien ainsi qu'en parle Lise Demailly que je cite : « *Tomber en analyse s'est concrètement arrimé à l'intuition subite et émerveillée que le lieu, la relation et la pratique du langage liées au mot psychanalyse et Freud permettaient qu'une magie s'opère sur le corps, sur les pensées contraignantes et sur les particularités, une magie vers la libération de possibilités d'existence...* » et elle insiste pour en parler en termes d'*événements*.

Il y a donc lieu de cerner le paradoxe de ces moments de conclure par où ça (re)commence enfin, et ça consiste alors à essayer de penser le temps de *l'acte analytique*, de cerner le réel de ce temps, là où il aura eu lieu, se sera passé.

Pour essayer d'en tracer les contours, partons alors d'une séquence clinique. Directe cette fois. C'est une jeune femme, 35 ans, directrice d'Ecole maternelle (ce n'est pas anodin). Elle a fait un travail de plusieurs années, qu'elle appelle de « psychothérapie » et qui l'a aidée à traverser des épisodes douloureux, notamment des histoires toujours ratées avec des hommes qui la laissent tomber. Travail arrêté depuis trois ans. Elle vient parce qu'elle a une peur panique que sa mère l'abandonne, parce qu'elle ne trouve pas d'homme et, symptôme singulier, parce qu'elle vit son corps radicalement coupé en deux : au dessus de la ceinture, elle se plaît, en dessous, c'est la cata, c'est informe. Très vite, au bout d'un mois peut-être, quelque chose se passe alors, en deux temps, à savoir deux séances consécutives.

1^o séance : la ré-entendant parler de son corps coupé en deux dont la partie inférieure fait masse amorphe qui *l'entrave* (c'est son terme), il me vient un signifiant : *sirène*. Ca m'appartient, je viens de lire de près Mallarmé, des poèmes où il est souvent question de *sirène*, en particulier le fameux « *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* » ; et puis depuis mon enfance, cette drôle de figure mythique m'a toujours fortement intrigué. Et je m'entends alors dire à haute voix « *comme une sirène* », lancée sans réfléchir comme à la pêche à la ligne un bouchon dans le flot de ses associations ; et j'ajoute presque aussitôt « *la moitié inférieure prise dans la mer* », où peut s'entendre l'équivoque mer/mère, laissée comme telle, comme pont signifiant virtuel, à la guise de l'analysante pour s'en émouvoir, cet ajout spontané étant sans doute bienvenu pour éviter que ça se referme sur une simple nomination de l'Autre du genre « tu es une sirène » qui me mettrait en position de quasi père ou mari. Un certain silence frémissant, ça semble mordre...

C'est manifestement une *interprétation*, c'est-à-dire une métaphore qui *substitue* ce nouveau signifiant de *sirène* à celui du *corps-coupé-en-deux* qui était sa formulation du symptôme... Elle opère dans le registre de la signifiante, avec des effets de signifié (une figure, une représentation, cette « femme-poisson, avec toute la mythologie ou l'iconographie qu'on peut lui associer), mais elle vaut plus fondamentalement comme signifiant, dans son équivoque signifiante (on peut entendre aussi par exemple « si reine, alors... ») ; en tout cas, elle se situe dans le registre disons sémantique. Pas une explication, mais un certain dire de l'analyste, qui vient comme ça, surgi de l'écoute d'une langue

de l'analysant qui provoque un savoir en creux de l'analyste *en tant qu'analysant continué*, se croisant dans une inter-langues. Ce qui du coup aura fait traduction d'une langue dans l'autre, pas sans trahison sans doute... Au risque d'un « forçage ». Fin de la séance, temps pour comprendre jusqu'à la prochaine.

Séance suivante : reprise des plaintes de l'analysante , la crainte que sa mère ne l'abandonne, et les ratages réitérés jusqu'ici de toutes ses rencontres avec des hommes, qui l'abandonnent dès qu'elle se fie à eux, dont elle n'est d'ailleurs pas sans soupçonner qu'elle y met du sien, à *se faire laisser abandonner*, dans une véritable *compulsion de répétition* où se réalise ce qu'elle craint, à savoir où insiste ce que j'appellerai un *point de réel du sujet*, et qui *s'en jouit* (je crains qu'elle *ne* m'abandonne), pas sans le bénéfice secondaire de pouvoir justement retrouver sa mère dans la réalité comme dernier recours contre le mauvais sort.

J'ai à ce point de la séance totalement perdu trace de ce qui s'est dit ensuite dans ses associations plus ou moins balbutiantes, toujours est-il que hors de toute attente, je m'entends lui dire, comme si j'avais mal entendu, mais avec une quasi certitude de l'avoir presque entendu dire elle-même sans le dire (hallucination ou 3° oreille?): « **Que ma mère m'abandonne, ou que j'abandonne ma mère ?** ». Dire qui du coup a un effet décisif, qu'elle reprend à son compte, d'abord dans une certaine sidération puis en le subjectivant, en le conjuguant petit à petit. Et la semaine suivante, deux séances après, elle annonce qu'elle a rencontré un homme, elle qui se plaignait de n'en rencontrer aucun depuis trois ans, et que son corps n'est plus coupé en deux, qu'elle l'habite entièrement, etc.

Je laisse là ce qui, dans cette séquence très partielle, pourrait ressembler à un conte de fées... Ca n'a pas la prétention de rendre compte du cas, mais d'en raconter quelque chose de transmissible. Je voudrais surtout souligner trois points qui à mon sens s'en illustrent :

1/ Il me semble que ce qui s'est passé dans cette seconde séance relève plus spécifiquement de *l'acte analytique*, en tant qu'il ne se **résume** pas à *l'acte d'interprétation*, qu'il le déborde, même et surtout s'il a sans nul doute été

préparé, rendu possible, par l'intervention précédente de l'analyste qui s'est engagé dans une symbolisation où en l'occurrence il y mettait du sien et où se croisaient des savoirs de langue, dans la dynamique du transfert entre eux. Mais ***ce qui se passe dans la seconde est autre***. D'abord il ne se joue plus au niveau de la signifiante mais de la syntaxe (voire, en arrière pays de la grammaire, de la logique), dans cette bascule, ici, du *passif à l'actif*. Ce qui se manifeste par un déplacement radical du sujet par rapport à son monde précédent, tel que vectorisé jusqu'ici par son symptôme et cadré par son fantasme.

Quelque chose *a eu lieu*, « avoir lieu » étant ici entendu non au sens de *place* (un espace) mais à celui d'*événement* (un temps). Ainsi, de *prendre acte* de ces rencontres manquées avec les hommes *en regard du grand serpent de mère*, le sujet aura été amené à en prendre une toute autre « perspective » et peut, de ces échecs à répétition, en faire *reprise* à savoir faire *encore* des rencontres mais cette fois *en corps* nouveau, sirène débranchée, attestant un franchissement, ou signant un affranchissement. Et ceci sans retour en arrière, retournement semble-il irréversible comme les mois qui suivent le vérifieront. Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs que l'analyse, c'est fini, puisqu'au contraire, c'est là que *ça a commencé* : elle a décidé de s'allonger (j'avais simplement évoqué la possibilité d'un usage du divan dans les premières rencontres) et, dit-elle explicitement de « commencer une analyse ». Ce qui a un petit air paradoxal par rapport à une doxa qui a pu s'imposer entre nous, que de tels temps signeraient plutôt un moment de conclure, au bout d'un épuisement de l'interprétation, qui nous achemineraient donc vers une fin de cure.

2/ Il y a une articulation à préciser avec le travail disons « standard », celui qui se fait sous hypothèse de *l'inconscient*, ce savoir sans sujet, via la supposition d'un sujet supposé en savoir au moins l'accès, et qui peut être l'occasion d'effets de vérité qui réalisent par à-coups des déplacements dans la représentance du sujet (en algèbre lacanienne, au saut de S', *corps coupé*, à S'', *sirène en mer*). Mais, et c'est le deuxième point qui me retient, quelque chose *a eu lieu*, non strictement dans le registre de *l'inconscient* entendu comme savoir insu textualisant son « destin », mais ***dans le registre de la répétition***. Et cet autre travail est non seulement possible mais le plus décisif quant aux effets attendus d'une analyse, qu'on peut appeler avec Olivier Grignon de « guérison »

(analytique), et qui opère donc spécifiquement dans cette dimension de la *répétition*.

L'insistance de la répétition, Freud la découvre avant tout comme obstacle au dévoilement de l'inconscient dans *Remémoration, répétition, perlaboration*, et elle insiste encore dans *Analyse terminée, analyse interminable* comme butée de l'analyse. Lacan la reprend pour en renouveler radicalement l'abord à partir du séminaire XI sur les 4 concepts.. J'en retiens seulement que ce travail est distinct et *relativement* séparable du long travail de cure commencée par l'effort de remémoration, et qu'il produit des *effets-sujet dans le réel* et pas seulement des *effets de vérité dans le symbolique*, au point qu'on pourra se demander jusqu'où on peut aller à faire l'économie de ce travail « standard » de la « cure-type », ce qui pourrait offrir un réel travail analytique à des sujets dont la demande n'en passe pas forcément par la supposition d'un savoir insu à déchiffrer, qui peuvent même paraître « désabonnés à l'inconscient » comme Lacan le dit de Joyce, mais dont il faudrait saisir par un autre biais la demande, aussi peu calibrée à notre offre a priori soit-elle, quoique pas sans certaines modalités de transfert à trouver.

3/ Enfin, 3° point, dans cette dimension de l'analyse, aux occurrences sinon rares du moins aléatoires, l'engagement de l'analyste *dans l'actuel de la rencontre* avec l'analysant vient au premier plan, la présence paradoxale de l'analyste valant comme une « absentiation », non pas une absence mais un *procès d'absentiation, de soustraction, de son être-là mais qui opère justement de ce creusement*.

Certes, il y a d'abord dans le transfert la dimension d'illusion nécessaire d'une répétition du même, du même que supposé vécu avant, qui s'y « projetterait » de nouveau comme sur un écran et telle qu'elle pourra effectivement mettre en scène des histoires passées dont le retour signifiant aura effet de vérité par interprétation. Mais dans ce temps de l'acte que je tente de cerner spécifiquement, le régime du transfert est bousculé, et la rencontre avec l'analyste s'avère la *nouvelle rencontre* qu'elle est *de fait*, aussi contingente qu'artificielle et singulière et qui met les deux au vif de ce qui se joue d'eux dans le ratage de ce qui serait une *relation*. Le dispositif lui-même en vient alors à être *pris en compte comme tel*, en son écart avec l'imaginaire d'un écran projectif du passé, manifestant que cette répétition-là, cet amour de transfert,

est en vérité une sorte d'«amour à la manque », une *rencontre délibérément manquée avec le réel* mis en jeu par l'analyste, à savoir son impossible « rapport » avec l'autre, l'analysant, si du moins le dit-analyste s'en tient à l'éthique de son désir d'analyste. Ce qui se marque dans notre exemple par cette espèce de « vraie/fausse » incompréhension de l'analyste, cette *méprise* sur ce qu'elle aura voulu faire entendre.

Que l'analysant *en prenne acte*, et l'échec de la répétition du même peut alors éventuellement *se réaliser* comme tel, en faisant valoir cette occurrence comme « répétition finale » qui autorise de rompre ainsi avec la croyance au « destin » qui jusqu'ici faisait *nécessité* d'un éternel retour du même ratage. Ce qui aura fait acte, c'est ce qui aura fait non seulement *coupure dans* le discours qui s'en relance plus loin de séance en séance, mais ce qui aura fait *rupture du discours*, hiatus qui fait passer à l'inconnu d'un autre « monde » en devenir, au risque au moins temporaire de l'immonde, ou qui « *coupe l'histoire en deux* » comme disait Nietzsche en 1888 au bord de son ultime saut. Il y a avant, et il y a après : acte pris du réel du temps, de son irréversible. Et ça s'atteste d'un *retournement* du sujet : mutation de la perspective du sujet, du sujet comme perspective, devenant autre perspective. Et je rejoins tout à fait ici Christian Lelong, que je cite : « *Il s'agit d'amener le sujet à changer de perspective, à voir les choses autrement. Le patient est obnubilé par sa vision du monde. Il faut l'aider à se décaler* ». Non pas bien sûr en lui offrant une identification par l'autorité supposée d'une interprétation ou par l'appel mimétique d'une empathie, mais en l'autorisant à s'inventer autre par la survenue en acte d'un *décalage*, décalage qui est d'abord le fait, involontaire le plus souvent, de l'analyste. Par quoi il aura fait acte, non pas *passage à l'acte*, quoique au plus près, qui en prend le risque contrôlé, mais comme l'a dit Lacan une fois, « *passage de l'acte* », passage par l'acte sans sujet qui en serait l'auteur déterminé puisqu'il a lieu entre eux d'eux, mais dont il convient d'en revenir chacun à s'y compter, ce qui suppose en prendre acte dans l'après coup.

Essayons de préciser encore ce qui se passe, fait passe, dans cette espèce de « boîte noire » où s'opère cette « transférence » », ce court-circuit dans le transfert, où chacun s'est certes d'abord impliqué à sa manière, et dissymétriquement, mais qui là, « l'esp d'un laps » comme néologise Lacan,

brouille les positions et fait bouger les lignes. N'est-ce pas d'ailleurs pour ça que Freud s'intéressait, certes de manière critique mais ne cessant d'en être interloqué, à ce qu'il appelle la « transmission de pensée » ? On ne tentera pas pour autant une « para-psychanalyse », mais on peut essayer néanmoins de cerner les entours de cette trouée temporelle, de déterminer les pas du saut qui l'enjambe.

On peut partir de cette question : à qui *revient* l'acte analytique ? Implicitement, il me semble qu'on pense spontanément que c'est le fait de l'analyste, qu'on lui attribue l'acte comme ce qui lui revient au sens de ce qu'il initie, impulse, ce qu'il acte. Mais on peut aussi bien dire que c'est à l'analysant qu'il revient, si l'on entend par là ce qui lui est destiné, ce dont il tire le revenu. Sans doute, comme on le verra, c'est l'un *ET* l'autre, l'un qui en répond, l'autre qui en prend acte. Mais c'est d'abord, sur le moment décisif du passage de l'acte, *NI* l'un *NI* l'autre : c'est ce qui a lieu, *événement*, entre eux deux, ou plutôt ce qui d'eux, dans un moment d'éclipse de toute maîtrise et identité, ferait qu'ils ne sont plus Deux, un et un, mais pas Un non plus, indistincts plutôt, ou indiscernables, non séparés quoique pas confondus, disjoints mais se conjoignant ou entrecroisant en tant qu'ils sont « hors de soi ». L'analyste y va en effet d'un dire qui lui échappe, qui rompt avec les théorisations ou préjugés informant, même malgré lui, son écoute : dans ce qu'il se surprend à dire, il n'y *est pas*, il est « désêtrifié », son dire est comme hors sujet ; la preuve en est son embarras qui après coup, parfois aussitôt dit, lui fait se demander « *qu'est-ce que j'ai bien fait là ?* ». L'analysant quant à lui n'en revient pas sur le moment, saisi par l'imprévu qui peut un temps le laisser d'abord coi, déssubjectivé.

Reprenons par exemple la séquence retracée tout à l'heure. Il y a eu un saut, actant en l'occurrence un retournement. A supposer qu'on essaye d'en élaborer une sorte de « physique », de ce mouvement, il faut en noter deux paramètres essentiels : ça se *passé entre deux* (plus rigoureusement : c'est d'eux – apostrophe- que ça arrive), et ça ne va *pas sans dire* (que ce dire soit parole, silence, geste, attitude...). Ici, en l'occurrence, une énonciation risquée de l'analyste poussé hors de lui (de sa réserve), cette question qui n'en est pas une et lui échappe ; mais pas n'importe quand : au moment où il appréhende dans une espèce d'intuition *quasi hallucinatoire* un certain mouvement pour le

dire quoique non dit chez l'analysant : un peu plus ça allait se dire, ça aurait pu, mais non ce serait inouï, comme un cri de naissance arraché à la mort d'une « vie antérieure »... Le dire venant de l'analyste flotte alors dans ce point d'espace temps improbable, où l'Autre (grand A) perd sa majuscule de lieu d'où ça parle en vérité et se profile comme un autre (minuscule), un *proche-un* qui anticipe d'un pas celui que l'analysant pourra alors effectuer pour le rejoindre vers une issue à son insu. Pour faire image, c'est comme si cet autre (ici petit autre, non un semblable imaginaire mais un partenaire, voire un « congénère » dans l'épreuve de réel), comme si ce petit autre, en préfigurant le saut, l'attendait sur l'autre rive de ce qui sera arrivé, et dès lors passé. Reste à l'analysant d'oser en tendre son *pas-de-dire*, le temps de se hâter d'en *prendre acte*.

En prendre acte après coup, tel est l'enjeu de l'acte analytique, dans son « impureté » par où seulement il sera accompli en ayant fait passe. L'enjeu, on peut l'écrire aussi bien en deux mots, *l'en je*, là où le sujet *s'en remet*, à revenir de son tour de folie, à en revenir certes pas-tout, « entamé de cette ombre interne », mais parlant à neuf, parlant d'un dire « déporté ». C'est exactement ce qu'énonce Lacan dans cette phrase: « *C'est une dimension commune de l'acte de ne pas comporter dans son instant la présence du sujet. Le passage de l'acte, c'est au-delà de quoi le sujet trouvera sa présence en tant que renouvelée, et rien d'autre* ». Mais quel sujet ?

D'abord l'analysant bien sûr, notre analysante par exemple, *pas si reine* que ça, qui s'en trouve non seulement re-signifiée (ayant changé sa représentation d'elle-même, voire sa représentance dans le symbolique) mais ce qui est plus décisif, *re-marquée en son corps de jouissance, renouvelée dans le vif de son être-là, singulièrement dans son rapport aux quelques autres qui la comptent*. Notons que j'ai dit « se trouver », et non « se retrouver » : il ne s'agit pas d'accéder enfin à « sa place », celle qui l'attendrait de toujours dans son destin, il ne s'agit pas d'être « placée » comme dans une famille d'accueil enfin substituable à l'originelle perdue, mais d'en être *née enfin*, au bord d'un inconnu à venir. D'ailleurs, elle sait qu'elle ne sait pas où elle va, mais, dit-elle, elle y va sans effroi. Elle « se tient dans l'ouvert », comme le formulait un autre de mes analysants au titre de ce qu'il soutenait comme éthique.

Mais le sujet qui « trouvera sa présence en tant que renouvelée » après *cette mise en acte* ou *cette mise sur l'acte*, acte qui aura réussi à rater, c'est aussi, de son côté l'analyste. Pas l'analyste comme ce temps opératoire qui actualise le désir de l'analyste, mais l'analyste comme sujet analysant continué au-delà du terme mis à sa cure qui en soutient l'axiomatique, et qui en revient quelque peu désemparé comme sujet, lui restant pour sa part, une fois rétablie la séparabilité avec l'analysant, à *en prendre acte* à sa manière. En général « avec quelques autres », dans ce qu'on appelle plus ou moins judicieusement « transfert de travail », ce qui rend si précieux et nécessaires nos « groupes de travail » (quel que soit le nom qu'on leur donne, cartels, groupes cliniques, séminaires...), ou les séances de contrôle. Ou aussi bien par une certaine pratique de l'écriture, comme j'en donne ici un exemple.

Je suis désolé pour le tour peut-être un peu trop « théorique » qu'a pu prendre finalement mon discours dans mon souci de cerner au plus près l'énigme de l'efficience psychanalytique, quand il y en a. Au moins, on m'accordera que si effort de théorisation il y a, ce n'est pas pour diluer notre praxis dans une conception du monde à portée philosophique, anthropologique ou politique, dont Freud réprouvait la tentation, mais pour ne pas céder sur la nécessité de penser malgré tout l'impossible du métier de psychanalyste. Conforme en cela à ce que disait Lacan de la psychanalyse comme théorie : non pas même théorie de l'inconscient, mais théorisation de la pratique analytique. Et rien d'autre.

Alors comment c'est une psychanalyse ? Je dirai : comme un lieu-dit. *Lieu-dit*, c'est ainsi qu'on nomme ces quelques maisons éparses qu'on rencontre sur sa route, qui y font éventuellement « chicane » (je reprends ce terme à notre ancien président, Daniel Weiss, qu'il proposait à propos du lieu dit *Cercle freudien*), et qui ne constituent pas à proprement parler des communes, de par leur statut incertain, administrativement indéterminé. A peine nommé et non nommant, un tel lieu-dit a pour vertu d'inciter au dire qui passe par là : en clair de favoriser une élaboration du mal-être qui se rêvassait (jusqu'au cauchemar) au fil du trajet, et trouve en ce ralentissement des états d'âme, de quoi en mi-dire quelque vérité, pas sans en cerner éventuellement l'achoppement sur un réel irréductible à la socialisation.

Cette métaphore du « lieu-dit » peut se généraliser au site de la psychanalyse dans la Cité, au « pays » de « la » psychanalyse. Pays qui n'est pas un découpage politico-administratif ni un zonage économique, les deux caractérisés par des frontières déterminées et des fonctions organisatrices ressortissant d'un ordre du discours qui les planifient, mais qui est une aire où se recoupent des lignes d'erre (cf Deligny) dont l'orée est indéterminée quoique existante virtuellement, ressortissant d'une topologie, c'est-à-dire de *voisinages* ; et que n'organise a priori nulle détermination fonctionnelle, les « gens du pays » s'y reconnaissant mutuellement sans savoir en quoi, sinon dans une énigmatique « lalangue » comme-une, une « intégrale des équivoques que leurs histoires y auront laissées ». Au pays de « la » psychanalyse, qui n'existe pas sur les cartes, sauf en ombre portée, projection floutée sur le territoire de nuages en mouvement dont la circonscription en totalité est indiscernable, il n'y a que des localisations, celles de chaque une-analyse qui a lieu : LIEU-DIT, comme trace d'un lieu-dire en instance, dont souvent le nom de lieu est indiscernable d'un nom de personne, « chez Là...quand-vous-y-êtes ». Lieu de passage, de pas sage, de passe-âge. Espacement qui donne lieu à qui y vient pour que ça arrive, et où « avoir lieu » n'est espace que d'un *temps* à venir.

A vous de commencer.